

WANG Anyi

*A la recherche
de Shanghai*

Traduit du chinois
par Yvonne André



Éditions Picquier

« Nous ne cherchons pas à connaître l'histoire du lieu où nous vivons », ai-je affirmé au début d'un de mes romans. Il est vrai que cette histoire est difficile à étudier. Le lieu est trop intimement lié à la réalité ; il est mêlé à notre vie quotidienne, si réelle pour nous que les concepts théoriques nous semblent tous vides. J'ai bien du mal à décrire Shanghai, ma ville, tant mes impressions d'elle se mêlent aux herbes folles de ma vie personnelle. Son histoire a par là, pour moi, quelque chose de secret.

Il y a dix ans pourtant, je n'avais pas encore pris conscience de cette difficulté. Ou disons que je n'y avais pas encore été confrontée. A l'époque, poussée par le mouvement de « recherche des racines », j'ai eu l'ambition de me lancer à la recherche de celles de Shanghai. Mes amis partis à bicyclette le long du Fleuve Jaune en quête de leurs propres racines ont recueilli l'histoire et les légendes de leur village natal de la bouche de vénérables septuagénaires. D'autres chercheurs de racines ont été séduits par les traditions populaires bien plus tôt, quand ils ont été

envoyés à la campagne s'établir dans les équipes de production. Ils s'y replongent à présent pour en approfondir la signification. Ceux qui se sont spécialisés en archéologie ont eu tout naturellement des facilités pour accéder au lieu d'origine de leurs ancêtres.

Ma propre quête paraît bien moins passionnante, et d'abord à cause de la proximité des origines recherchées. La ville n'a commencé à se former qu'à l'époque moderne. Elle n'a pas la moindre antiquité, elle est au contraire très actuelle. Ensuite, ma recherche n'a rien eu de romantique. Je me suis contentée de lire des documents en bibliothèque, puisque la brève histoire de la ville n'a pas eu le temps de laisser des vestiges, que les nouvelles constructions auraient d'ailleurs bientôt noyés. Les couches archéologiques de ce confetti de terre né de l'accumulation de capital moderne ont été écrasées et réduites en poussière par les bulldozers. Il ne me restait plus qu'à me référer aux documents.

Pourtant, j'étais sans méthode. Un vieux professeur, spécialiste des bibliothèques, m'a fourni une liste de livres. Il était féru de petite histoire, d'index et de chroniques locales. Sa liste comprenait: *Monographie du district de Shanghai à l'ère Tongzhi (1862-1874)* en quatre volumes; *Monographie du district de Shanghai sous la République* en trois volumes; *Traité de la ville de Shanghai*; *Esquisse de Shanghai*;

Revue du bureau des Monographies locales sur Shanghai en deux volumes; *Recueil d'études et de documents concernant Shanghai* en deux volumes; *Shanghai autrefois* en deux volumes; *Bavardages sur Shanghai*. Il y avait également *Vie à Shanghai* conservé à la bibliothèque de Xujiahui¹.

C'était en 1982-1983, époque où les éditeurs étaient loin de s'intéresser aux récits concernant le passé de la ville. Tous ces livres paraissaient complètement oubliés, ils étaient en piètre état, leurs pages jaunies et fragiles. Rarement consultés, ils étaient couverts de poussière et n'existaient plus qu'en un seul exemplaire. Il était rigoureusement interdit de pénétrer dans la salle de lecture avec un stylo pour éviter de maculer les pages d'encre. Les ouvrages en consultation devaient tous être remis au bibliothécaire avant la fermeture, puis repris le lendemain.

Soumise à ce règlement administratif, assise devant ma pile de livres, je ne savais comment m'y prendre. Chacun des livres que j'ouvrais me donnait l'impression qu'il ne contenait pas ce que j'attendais. Ce que je recherchais devenait flou. Je me forçais néanmoins à persévérer et à prendre des notes sur les édifices, les monuments historiques, les us et coutumes des habitants et certaines anecdotes. Cependant, tout cela ne me permettait

1. Xujiahui : l'Aurore, ancienne université jésuite.

pas de comprendre la ville, bien au contraire, il me semblait m'éloigner d'elle. A lire les chroniques, j'avais l'impression de m'enfoncer dans le brouillard, je ne voyais pas comment associer tout cela à Shanghai. Mon embarras gagna même les lecteurs voisins, je les déroutais. Un vieux monsieur, me voyant copier de l'argot avec application, me demanda si je faisais des recherches sur le dialecte de Shanghai. Devant ses questions bien plus pertinentes que mes faibles connaissances, je ne pus que secouer la tête avec confusion. Eloignée de la sensibilité de la ville par ce tas de vieux livres, je ne savais plus où j'en étais.

Un passage concernant la formation géologique de Shanghai fit cependant écho à ma volonté de recherche de racines. Voici ce qu'il disait :

Au cours de longues périodes géologiques, le sol de Shanghai a connu maintes mutations. Lors de la troisième phase de l'ère secondaire, il y a environ cent quatre-vingts millions d'années, Shanghai et le sud du Jiangsu étaient depuis longtemps des terres émergées. Il y a soixante-dix millions d'années, lors de la dernière phase de l'ère secondaire, une faille se produisit dans le magma, orientée nord-est-sud-ouest, dans l'actuel district de Songjiang. Elle provoqua un surgissement de terrain qui, avec l'érosion éolienne, forma ce que l'on appela plus tard « les neuf sommets de Yunjiang ». Au cours des deux millions d'années de la quatrième phase de l'ère

néozoïque, la croûte terrestre eut tendance à s'affaïsser, avec de fortes avancées et des reculs de la mer. L'embouchure du fleuve se déplaça suivant les époques, formant un delta par entassement de couches sédimentaires. A la fin de l'ère glaciaire, la fonte des glaciers entraîna une élévation du niveau de la mer et une grande partie des terres du delta fut à nouveau submergée. Le centre de la ville actuelle s'incline vers l'ouest et la ligne de hauteurs orientée nord-ouest-sud-est est un vestige du rivage de la Shanghai d'autrefois.

Ce passage plein de poésie faisait remonter la ville à une lointaine époque mythique, il lui donnait des couleurs épiques.

A l'heure actuelle, le flot d'activités et de contraintes de la vie quotidienne imprègne tous nos sens. Notre sensibilité reçoit une foule d'éléments disparates. Elle est incapable de les mettre en ordre, de les organiser, de les rationaliser, pour parvenir à quelque conclusion. L'obstacle vient de la trop grande proximité de la vie. Quand nous entendons des provinciaux parler de Shanghai, nous pensons qu'ils se trompent sans pouvoir dire en quoi. La ville est pour nous trop concrète, au point que parfois elle se résume à un visage, une intonation, une odeur.

Un certain type de visage réveille curieusement en moi le souvenir d'une rue. Il est lié à ma propre histoire car c'est là que j'ai grandi. Quand j'eus l'âge de sortir seule, j'allais et venais dans la

rue pour acheter de quoi grignoter dans les petites boutiques avec le peu d'argent de poche dont je disposais. Ces friandises étaient exposées dans des bocaux de verre et vendues au détail dans de petits cornets. Il y avait des tranches de radis confites, des olives, des pêches et des mangues séchées. Elles étaient toutes imprégnées de réglisse qui leur donnait le goût douceâtre du sirop pour la toux. Je ne leur trouvais rien de spécialement bon mais j'en achetais quand même. Telle était l'habitude des filles du quartier qui arpentaient la rue, bras dessus bras dessous, pour aller s'acheter ces sucreries.

Des années plus tard, je suis retournée là-bas. La rue avait bien changé, mais j'ai vu une femme au visage familier venir vers moi. Des yeux légèrement exorbités dans l'ovale d'un visage plein, des poches sous les yeux et d'épaisses lèvres retroussées. Ce type de visage semble n'avoir jamais été jeune mais il ne vieillit pas vraiment, il donne toujours une impression de maturité. Mais il a l'air méchant – non pas imposant, plutôt méchant. Il donne une certaine idée de la position sociale de l'intéressée. Sans avoir de vrai métier, c'est une femme qui gagne sa vie. Elle n'a pas l'allure sage d'une femme au foyer ni l'air sérieux et mesuré d'une femme qui se rend à son travail. Elle est, comment dire, personne d'expérience, mais avec certains préjugés. Vivant en société, elle en respecte les règles. Tenir une petite épicerie,

telle est l'occupation qui lui convient le mieux. Pour créer ce genre de boutique, il suffit de pratiquer une ouverture dans le mur de la maison donnant sur la rue pour faire une devanture. Ma rue avait ceci d'étrange que les beaux magasins y alternaient avec les maisons d'habitation, et à l'arrière s'y adossait une longue ruelle surpeuplée. Ces épiceries se nichaient dans les quartiers commerçants animés. Elles n'avaient rien de misérable, bien au contraire, elles faisaient bonne figure. Une cuisine était aménagée au fond de la boutique et un escalier de bois conduisait au premier, souvent un simple grenier, qui servait de logement. La famille mangeait dans la boutique, et les femmes comme elle venaient servir les clients, leur bol de riz à la main.

J'avais remarqué le même type de physionomie chez un homme qui possédait un étal de location de bandes dessinées¹ à l'entrée d'une ruelle. Il divisait habilement ses petits volumes en deux ou même trois. Comme le prix de location était plus cher si l'on emportait le volume chez soi, il gardait sous son étal deux rangées de tabourets. Ses lecteurs, pour la plupart des enfants et de jeunes nourrices ou bonnes d'enfants, s'y installaient. Il avait l'air fruste, un peu froid. Il était vêtu à la façon d'un maître de boxe avec une veste noire et un pantalon ordinaires et de gros souliers

1. Les bandes dessinées chinoises, de petit format, ne contiennent qu'une gravure par page.

de coton. Les poches sous ses yeux étaient plus gonflées, les lèvres plus épaisses, et les cheveux taillés en brosse révélèrent au premier coup d'œil la coupe d'un coiffeur de rue. Très près de ses sous, il ne vous permettait pas de choisir longuement sur l'étal, vous deviez vous décider. Pas question de lire en cachette un volume entier avant de faire son choix. Quand il allait fermer boutique, il vous arrachait prestement les brochures des mains, même si vous n'aviez pas fini. Si vous vouliez continuer, il fallait payer pour emporter le livre chez soi ou revenir le lendemain. Il faisait l'inventaire de son stock comme un marchand de fruits l'aurait fait de ses pêches et de ses poires. Il était capable de surgir à l'école pour récupérer un livre que l'emprunteur avait gardé trop longtemps. Il parlait avec l'accent du Shandong, sans toutefois faire partie des cadres arrivés à Shanghai avec l'Armée de libération, et il avait des manières bien différentes. A vrai dire, il n'avait pas grand-chose en commun avec l'épicière, mais je ne sais pourquoi, je leur trouvais un air de famille, un air de petit commerçant indépendant.

Il y avait un autre type de physionomie, plutôt un visage de travailleur, maigre, tel que l'on en rencontre au Zhejiang. Les yeux enfoncés sous de hautes arcades sourcilières, les pommettes saillantes, une longue bouche mince à la lèvre inférieure en retrait et un menton projeté en avant que l'on appelle familièrement « menton en

galoche». On trouvait ces traits chez un vieillard, associés à une expression anxieuse. Il se hâtait dans la foule bruyante, le buste penché en avant et les bras rejetés en arrière. C'était un personnage connu dans notre rue dont les écoliers se moquaient en l'appelant «tout le corps en mouvement», car sa façon de marcher évoquait l'un des exercices de la séance de gymnastique quotidienne diffusée à la radio. Toujours pressé, il marchait dans la rue face à la circulation pour que les piétons ne lui barrent pas le chemin. Il prenait ainsi des risques face aux bicyclettes venant vers lui.

C'était un triste spectacle, et il est vrai que la rue elle-même respirait la tristesse. Son métier le mettait au service de la ruelle : il tenait un «fourneau de tigre», c'est-à-dire un débit d'eau chaude. La houille grasse qu'il brûlait couvrait de suie l'entrée de la ruelle, telle la bouche d'une sombre caverne ne laissant aucun espoir à ses habitants. L'hiver, par les dimanches après-midi cléments, on venait lui demander de livrer de l'eau et il partait avec sa palanche chargée à la suite du client. Tout au long du chemin, les seaux de bois laissaient échapper des gouttes d'eau par les fentes et par les couvercles. La salle d'eau était souvent au premier étage, ou même au second. Il gravissait l'escalier avec ses seaux et versait l'eau chaude dans la baignoire émaillée qui venait d'être récurée.

Ces après-midi-là avaient une atmosphère à la fois déplaisante et rafraîchissante, comme si l'on avait voulu chasser des appartements toute la saleté et les miasmes de la nuit passée. Sous le porche enjambant la rue, le porteur d'eau et son petit-fils couchaient au-dessus de la chaudière, dans un espace si bas de plafond qu'ils ne pouvaient même pas se tenir assis. On voyait le petit-fils faire ses devoirs penché sur son oreiller. Ce petit-fils ne ressemblait pas tout à fait au grand-père, mais curieusement, il avait certains points communs avec un gamin d'une autre ruelle. Il avait le visage maigre de son aïeul sans en avoir l'allure ni la personnalité. Par un fâcheux effet de la génétique, ses traits manquaient d'harmonie. Dans ce long visage étroit, un grand nez droit émergeait d'une face aplatie à laquelle il donnait quelque relief. Un menton en galoche, des sourcils inversés en *v* et les rides de son front lui donnaient un air ridicule, pas de ce ridicule qui met les autres en joie mais de celui qui fait de la peine, ce qui renforçait l'impression tragico-comique. Sa voix rauque, qui ne cadrait pas avec son âge, accentuait cette impression. Il avait grandi à l'entrée de la ruelle. L'été, il portait un short et des socques de bois que l'on entendait claquer quand il courait dans la rue. C'est à lui que la rue appartenait, et non pas aux jeunes gens et jeunes filles modernes, contrairement à l'opinion de certains.

Il y avait aussi Aqiao, surnommé Grosse Tête, qui était chargé du téléphone public à Ping'anli, la ruelle d'en face. Aqiao était sans emploi, autrement dit chômeur, et le comité de quartier l'avait logé par faveur spéciale dans le local du téléphone public. Comme il marchait difficilement, il accumulait plusieurs avis d'appel avant d'aller prévenir chacun des intéressés. Tant pis pour ceux dont il retardait un appel urgent ! Grosse Tête était arriéré, avec une tête énorme. Assis dès le matin à l'entrée de la ruelle, il observait le mouvement de la rue. Ces deux garçons étaient des figures familières du quartier, tout le monde les connaissait. Peu à peu, leur visage avait fini par devenir comme la marque de notre rue.

Celui dont je viens de parler, qui avait des points communs avec le petit-fils du porteur d'eau chaude, n'était plus un enfant mais un adolescent. Il avait les membres atrophiés, sans doute par le rachitisme. Lui aussi avait un long visage maigre, les yeux pâles et les sourcils clairsemés, et un menton proéminent mais enveloppé. A la différence de l'autre, il avait la voix haut perchée d'une commère. Il poursuivait les enfants dans la ruelle en agitant ses membres difformes, avec force cris aigus. A l'évidence, il n'avait pas eu une croissance normale. Pourquoi y avait-il tant d'enfants malingres dans cette rue ? Et ils semblaient y jouer un rôle de premier plan. Leur visage maladif portait les stigmates du manque de soleil et de la malnutrition.

Il y avait encore dans ma rue un autre type de visage, féminin le plus souvent. Un visage plutôt menu, avec de hautes pommettes, un nez un peu pointu, et la peau blanche et lisse. Ces femmes se distinguaient par leurs joues et leur nez affublés d'une touche de rouge. On aurait dit qu'elles venaient d'avoir une crise de larmes – un vrai visage de pleureuse. Généralement vêtues d'une simple veste de coton bleu, de petite taille, elles avaient les cheveux lissés derrière l'oreille. On les voyait, un bol à la main, allant vers la boutique de soja et de condiments acheter un morceau de fromage de soja ou un demi-bol de beurre de cacahuète. Elles marchaient vite, le dos un peu voûté. Elles vivaient sobrement. Même leur travail était austère. Grâce à ce mode de vie frugal, l'âge ne marquait pas leur visage qui devenait simplement fade. Curieusement, on retrouvait ce visage chez des femmes de différentes conditions : une ménagère, une vendeuse de papeterie ou même une institutrice. La seule différence, c'est que celles qui exerçaient un métier ne se tenaient pas voûtées mais qu'elles bombaient la poitrine. Elles ne savaient pas sourire et leur air revêche avait tendance à effrayer les autres, surtout les enfants. Quand un enfant venait acheter des fournitures de classe, il repartait souvent sans oser prendre sa monnaie, et il était ramené par un adulte qui voulait des explications. La vendeuse demandait alors à l'enfant : « Est-ce moi qui ne t'ai pas

rendu ta monnaie ou toi qui ne l'as pas prise ? », comme si elle s'attendait à ce que l'enfant garantisse son honnêteté. Comme le petit osait à peine bredouiller, elle se détournait sans plus s'occuper de lui.

Quand on rencontrait ce type de visage chez une femme au foyer, il était assez avenant, ce qui accentuait son air pitoyable. Les yeux pleins de larmes, elle parlait à ses voisines de la fille qu'elle avait perdue : « La petite me disait : "Quand je voulais en manger, tu ne m'en donnais pas, et maintenant que je ne peux plus rien avaler, tu voudrais me forcer à manger. Pas étonnant que je sois malade !" » C'était un vrai drame, mais parce qu'il touchait quelqu'un comme cette femme, il se banalisait. Cela lui permettait de résister à l'épreuve.

Quand je suis retournée dans ma rue à l'âge adulte, que je les ai vues marcher sur le trottoir, toujours semblables à elles-mêmes, je les ai reconnues au premier coup d'œil. La vie, telle de l'eau coulant sur des galets, n'avait fait que glisser sur elles. J'en ai été stupéfaite.

A l'époque, il y avait toutes sortes de visages dans ma rue, bien loin de l'uniformité de maintenant. Chaque visage était associé à certaines attitudes, ce qui accentuait son originalité. Par exemple, les hommes au front bas, aux joues soulignées par des pommettes saillantes et rétrécies vers le menton, et à la bouche pincée,

portaient en général les cheveux brillants séparés par une raie, des vêtements soignés et des chaussures de cuir bien cirées. Leurs fils s'appelaient inévitablement John ou Charly.

Les jeunes femmes à la silhouette occidentalisée étaient appelées « fleurs ». Je ne sais qui les avait ainsi jugées, mais tout le monde avait adopté l'appellation. Il y avait encore celles que l'on appelait « pivoines noires ». Elles avaient une beauté discrète, avec des fossettes dans un charmant visage en amande, et la paupière supérieure un peu gonflée comme ces jeunes premières d'opéra qui se fardent exprès la paupière. Ces jeunes femmes étaient souvent associées à des histoires de mœurs et n'avaient pas la douceur des « fleurs », qui, elles, étaient simples et plutôt dignes.

Par la suite, j'ai quitté cette rue pour un autre quartier où je n'ai pas retrouvé la diversité et l'originalité des visages. C'est peut-être que la forme du visage est la première impression que perçoit directement la vue. Quand on arrive à l'âge adulte, les sens se développent en profondeur, ils sont attirés par d'autres choses plus abstraites. Ces choses sont souvent des formes corporelles vagues, imprécises, dont les contours se perdent dans l'atmosphère, si bien que le proche et le lointain ne font plus qu'un. Ils créent ce que l'on nomme une « ambiance ». Sans être de nature matérielle, l'ambiance a néanmoins une grande

influence. Elle est de nature à transformer ce qui a une forme en chose informe.

Dans le grand calme du début de l'après-midi, ce que je nomme « ambiance » est encore plus évident. Dans ce quartier résidentiel à l'écart des grands axes, même les voitures se font rares. Trouant le silence, un trolley passe puis tourne au coin de la rue. C'est la seule ligne à desservir cette rue ombragée, calme, étroite et sinueuse. Le trolley traverse toute la ville d'ouest en est, passant par de nombreux quartiers différents et découvrant des spectacles variés. A ce moment-là, il tourne à l'angle de cette rue paisible pour s'engager dans une autre rue encore plus étroite et moins fréquentée. Le soleil se faufile entre les feuilles des platanes qui dissimulent des portes en fer forgé agrémentées de motifs. Celles-ci laissent apercevoir à l'intérieur des maisons soignées. Les murs qui séparent les habitations, crépis de couleur crème, sablés, absorbent la lumière et renforcent la couleur. Le trolley semble aborder des propriétés privées, pénétrer dans le secret des vies. Le bourdonnement de l'électricité et le *ding!* à chaque tournant apportent un peu de la vie du dehors. Mais dans ce quartier paisible, ces bruits voilés semblent d'une autre époque. Le trolley prend un virage pour passer par une petite rue encore plus éloignée du monde avant de déboucher, après un nouveau virage,

dans une large avenue où il accélère. Même son tintement devient plus guilleret. Ce calme n'est pas un silence absolu, il s'apparente au temps de la sieste, accompagné de rêves légers, lorsque l'on entend, en somnolant, la cloche du trolley. C'est un moment où l'on est absent, dans la lune, où la pensée vagabonde à l'infini. Aussi cette rue semble-t-elle baigner dans un rêve éveillé accompagné de rires somnolents et de l'ombre des fleurs.

Un peu plus tard, l'école diffuse la musique qui accompagne les exercices de gymnastique oculaire. On ne la remarque pas dans l'effervescence de la matinée, mais l'après-midi, c'est différent. Cette musique est soudaine, mais le calme de ce début d'après-midi a quelque chose d'opaque, il absorbe et adoucit les contours des choses, il amortit les sons et quand ils se produisent, le résultat paraît naturel. La musique retentit, et la voix claire d'une femme dirigeant les exercices se mêle à l'air entraînant. Sa voix ne trouble pas la douceur de ce début d'après-midi, mais elle y ajoute un flottement déconcertant. Etant donné la densité des habitations de la ville, on entend cette musique de toutes parts, au même moment, tout comme les cloches dans les villes européennes. Sans doute à cause du clairon, on imagine que cette musique vient des hauteurs, elle domine, flotte et s'attarde. Puis l'après-midi s'achève dans le calme.

En revanche, la nuit n'est pas aussi paisible. Au milieu du silence surgissent des choses lourdes et angoissantes, lie et pourriture remontent à la surface, accompagnées d'odeur de salive, de paroles audacieuses et terrifiantes murmurées en rêve. Les chats de gouttières se mettent en mouvement. Tels les esprits de la ville, ils franchissent les murs d'un bond silencieux et sautent à terre avec une souplesse répugnante. Les pas furtifs de ceux qui rentrent nuitamment ont un air sinistre, et les coups frappés aux portes sont eux aussi exaspérants. Il y a encore ceux qui ont oublié leurs clés et lancent des appels répétés sous les fenêtres. Les voix semblent tristes dans le silence nocturne. En pleine nuit, on entend le dé clic de la lampe que le voisin allume, un bruit qui paraît singulièrement solitaire. Tous ces sommeils rassemblés, entassés dans les cases des appartements donnent un sentiment d'étouffement. La densité des respirations a sûrement un effet que l'on ne perçoit pas la nuit, mais au matin. On ne peut pas dire que l'air matinal soit pur, encombré qu'il est d'odeurs de lit. Le soleil flotte au-dessus de cet air humide qui paraît trouble. Il ne se purifie et ne retrouve sa limpidité que peu à peu, après midi. La nuit est oppressante dans cet espace confiné. Les immeubles cachent la lueur des étoiles, la lumière incertaine des réverbères est symbolique et parcimonieuse. Les humains se recroquevillent instinctivement, ils se

blottissent les uns contre les autres. Hébétés, ils font des rêves idiots.

Au contraire, les jours d'orage, l'averse violente mène grand tapage. Les gens paradoxalement détendus poussent des cris de frayeur exagérés en regardant les éclairs par les fenêtres. On dirait que ces éclairs transpercent l'écran des immeubles, et toutes les fenêtres s'ouvrent au même instant dans un grand tintamarre. La ville entière devient transparente, la nuit s'étend, prend de l'ampleur. Il arrive qu'un coup de sifflet retentisse au cœur de la nuit. Venu on ne sait d'où, il annonce le départ d'un train ou d'un bateau. On prend conscience, à ce moment-là, de l'étendue de la cité qui englobe des lieux si éloignés. Des pensées vagabondes surgissent alors dans l'obscurité de la nuit.

La ville traverse une période éprouvante au début du printemps à cause de quelques jours de chaleur brutale. Les Shanghaïens ne sont pas encore sortis de l'hiver et voilà qu'ils respirent un parfum de plein été qui les prend au dépourvu. Ils portent encore leurs vêtements ouatés, il est vrai qu'il fait chaud, mais ce n'est pas encore la grande chaleur, cela peut encore changer. Ils s'en accommodent tant bien que mal et restent dans l'expectative, ignorant comment le temps va tourner. Cette incertitude est source d'inquiétude. Les arbres reverdissent en l'espace de quelques jours sans que l'on en ressente une grande joie,

mais plutôt fatigue et abattement de ne pouvoir suivre le changement. Les jeunes, toujours optimistes, ont très tôt sorti leurs vêtements d'été, et ils renforcent ce sentiment de découragement. Ce temps singulier dérange l'idée de progression régulière, et celle de transition d'une saison à l'autre. Les habitants en éprouvent une impression de néant. Heureusement, le temps se refroidit brusquement, il est même plus frais qu'avant le coup de chaleur, avec un goût d'hiver rigoureux. Ainsi, les voilà rassérénés, ils retrouvent leurs habitudes. En ville, une période de temps instable entraîne certains symptômes d'abattement, de passivité. On voit dans les rues des passants dont le vêtement n'est pas adapté à la température. Ils ont l'air mécontent de celui qui se contente de vivoter. Ainsi passe une bonne moitié du printemps, dans l'inquiétude et le désarroi.

Quand surviennent les pluies de la saison des prunes, on n'a même plus la force de se plaindre. Les immeubles et les rues de la ville sont épuisés, tous les angles s'avachissent, leur silhouette devient floue et confuse. Il ne fait pas seulement humide, mais le temps est mou, avec un voile d'humidité pénétrante. Le plus désespérant, c'est lorsque la pluie cesse, que le soleil perce à travers les nuages et chauffe les flaques d'eau. Il s'en dégage une odeur putride qui s'ajoute aux odeurs corporelles, au parfum de la brillantine, au fumet des vêtements séchant à l'intérieur des logements.

Toutes ces odeurs sont vraiment pénibles. Surtout dans les vieux quartiers comme celui de Zaojiadu où même quand il fait beau règne une certaine humidité, inutile de dire qu'en cette saison-là, l'air est aussi collant que du nougat au sésame. Le vacarme de la ville est comme étouffé sous un abat-jour, assourdi comme lorsque l'on parle avec le nez bouché. Ce n'est pas de l'eau qui goutte des fenêtres et des toits donnant sur la rue, mais de l'huile. Les coupons vendus dans les petites boutiques, mous au toucher, sentent le renfermé.

Et il y a foule ! A cette époque, les déprimés vont mieux, ils se mêlent à la foule exubérante. Nombreux sont ceux qui se pressent dans les pâtisseries, comme si tout n'était pas déjà assez poisseux ! Les graines grillées ont perdu leur croquant et l'odeur de sauce de soja, de beurre et de réglisse s'accroche aux doigts. C'est le moment où les gens sont pleins d'entrain, où ils débordent d'énergie. Si on pouvait l'observer à distance, on verrait la ville blottie au bord du Yangtsé enveloppée dans une boule de vapeur flottante, incertaine, au-dessus de laquelle vont et viennent les nuages de pluie, la brume, la lumière et la chaleur du soleil.

Cette période de pluie terminée, on entre sans transition dans la canicule, le soleil est soudain brûlant et crépitant. Les dépressions sont complètement guéries, les humains comme les choses ont soudain des couleurs fraîches et des contours

nets. Ce soleil ardent assèche tout, ce qui était collant redevient net d'un seul coup. Les feuilles des platanes gorgées d'eau par les pluies précédentes absorbent le soleil et le laissent filtrer parcimonieusement jusqu'au sol ou vers les fenêtres donnant sur la rue. Débarrassés de leur voile, les sons retrouvent leur sonorité enrichie d'accents métalliques. Les tuiles sur les toits deviennent craquantes et même le parler des Shanghaiens est plus alerte. Les nombreuses dentales deviennent alors plus franches, claires et distinctes. Les murs non crépis sont granuleux ! A présent, couverts de mousse, ils semblent de velours. Il fait chaud maintenant, mais une chaleur franche, impressionnante, qui s'en donne à cœur joie. Les odeurs sont fraîches et exubérantes : l'odeur d'anti-moustiques, la douceur fraîche des pastèques, le parfum de menthe du talc pour enfant, rien que des senteurs de plantes, les parfums les plus simples de la ville, sa propre saveur. Néanmoins, le début de l'après-midi est un peu trouble, il faut laisser la ville somnoler. La chaleur sourd de l'asphalte, des murs, des tuiles, même les coins à l'ombre exposés aux courants d'air débordent d'une joyeuse chaleur. L'air répand une légère odeur de peau brûlée, pourtant sèche et franche.

Ce coin de rue reste calme. L'humidité de l'air évaporée, le ciel paraît plus vaste. Alors, le crépitement de l'électricité du trolley et le tintement avant les tournants se diffusent. On a du mal à

les saisir, ils sont moins ramassés et avertissent moins. En même temps, toutes sortes de petits bruits, inaperçus d'habitude, se manifestent. Ils n'arrivent pas à la hauteur de l'oreille, mais passent au-dessus de la tête, assez haut. Ils bourdonnent. J'ai justement choisi de vous décrire ce coin de rue parce qu'il contraste avec l'animation de la ville et vous pourriez vous figurer que je parle des bruits de la ville, mais non. Il s'agit de bruits nés du frottement de l'air sur les choses. La matière des choses de la ville est plutôt dure. Ses angles n'absorbent pas les bruits. Le moindre son rebondit d'un côté à l'autre avant de retentir. Aussi, dans ce plein été, la chaleur a-t-elle une puissance explosive. Quand le soleil baisse, la chaleur se calme, c'est alors que l'on transpire. La sueur inonde les nattes et les fauteuils de rotin. Quand on l'a essuyée, elle laisse une odeur d'herbe sèche et de peau, une odeur d'intimité, pas vraiment désagréable. Si on les étudie sérieusement, en fait, toutes les odeurs sont humaines, tantôt étouffées, tantôt exaltées.

Le début de l'automne est de nature paisible, comme si l'on revenait à la normale après toutes sortes de calamités. Sur les murs, la mousse a disparu, l'ombre des arbres s'affine, elle perd de sa densité. On entend à nouveau le tintement du trolley annonçant un tournant et la musique d'accompagnement des exercices oculaires retentit au bon moment. C'est le temps de l'équilibre entre

lumière et ombre avec des contours doux et nets. Tout est dense dans cette ville, plus ou moins en désordre, mais à cette époque-là, tout absorbe la lumière et les ombres deviennent plus riches. Alors, même dans les quartiers les plus animés, l'entrain est mesuré. La ville est de nature irritable mais sans rancune, son irritation passe vite. Pleine d'énergie, elle a franchi quantité de mauvaises passes pour finir par atteindre un équilibre. Et elle poursuit sa marche en avant. Elle est impétueuse parce qu'elle a des désirs. Si je vous parle de ses désirs, vous comprendrez. Elle ne peut justement pas se refréner, et sans être très actif, même le coin de rue dont j'ai parlé plus haut a cependant le désir de se manifester à travers le tintement du trolley. A ce moment-là, il est dans une phase de relâchement, en train de développer sa nature profonde. Si l'on respire à fond, on distingue une légère odeur de tabac. C'est l'odeur humaine la plus franche, sans sueur, sans souci. Mais juste après survient la saison froide où tout devient maussade. Les arbres perdent une partie de leurs feuilles puis une autre, leurs branches dénudées laissent voir les murs des maisons, tout est terne. Ce sont des scènes cruelles, mais ce n'est rien. Si l'on tend l'oreille, les jours de beau temps, dans les coins les plus maussades, on entend le *pan! pan!* des tapettes en rotin sur les grosses couettes, qui soulèvent une poussière duveteuse, manifestation d'énergie surabondante. On peut

dire que c'est spectaculaire. Et l'après-midi ? Quand le trolley tourne doucement au coin de la rue, retentit son *ding ! ding !* Par ailleurs, dans la sécheresse de l'hiver, il arrive souvent que l'on ne fasse pas attention aux bougies, si bien que le service des pompiers doit envoyer d'urgence une voiture, qui hurle sur son parcours. Il y a aussi les voitures de police, baptisées «voitures de bandits», particulièrement bruyantes dans les rues désertes des nuits d'hiver. Dès qu'on les entend, on dresse l'oreille en se demandant où s'est produit le drame. Ainsi va cette ville, toujours en mouvement.

Eh bien, Shanghai est maintenant un nouveau sujet de conversation. Les vieux livres conservés dans les réserves des bibliothèques que je consultais alors non sans peine sont publiés à présent à grand tirage avec de superbes couvertures sur papier glacé. Mais si ce que l'on y trouve est devenu à la mode, ce n'est plus Shanghai. Si l'on regarde en arrière, on découvre que Shanghai n'est pas dans cette ville. On ne voit plus dans les rues cette variété de visages expressifs, rien que des visages uniformes. De plus, la lumière est trop vive parce que les aspérités ont été égalisées et les branches en désordre ont été élaguées. Or c'était justement cela qui touchait nos sens en premier. Aussi, si nous allons à la recherche de Shanghai, nous ne pourrons la trouver que

dans les concepts. Même la phonétique a évolué, certaines prononciations subtiles ont disparu et le shanghaien tend à se rapprocher du pékinois, si bien qu'on pourra le transcrire. Les palatales apico-dentales disparaissent, les sons deviennent durs et brusques, ils sont difficiles à émettre.

En un mot, Shanghai est devenue bien moins sensuelle, les nouveaux matériaux de construction lui ont édifié une carapace qui l'éloigne des sens. Et comment est cette carapace ? Elle n'est pourtant pas assez adhérente, j'ai toujours l'impression qu'elle renferme du vide. Peut-être est-ce parce que je suis trop près. Au cœur de ces changements violents, l'image est floue, elle ne laisse dans le champ de vision qu'une ombre confuse. En revanche, en un temps et en un lieu sans rapport avec Shanghai, tout à fait par hasard, j'ai vu son visage. C'était en 1987, à Hong Kong. J'étais assise, un soir, à l'hôtel Lijin de Kowloon, juste en face de l'île de Hong Kong. Les lumières de l'île ressortaient sur le noir profond de la mer et du ciel. C'était un spectacle féerique sur fond de mer, une merveille de brocart au milieu de terres désertes, une aventure merveilleuse de la civilisation. Je me mis soudain à penser à Shanghai et ces quelques phrases poétiques me revinrent à l'esprit : ... *Lors de la troisième phase de l'ère secondaire, il y a environ cent quatre-vingts millions d'années, Shanghai et le sud du Jiangsu étaient depuis longtemps des terres émergées...*

Il y eut de fortes avancées suivies de reculs de la mer, l'embouchure du fleuve se déplaça suivant les époques, formant un delta par entassement de couches sédimentaires... la fonte des glaciers entraîna une élévation du niveau de la mer et une partie des terres du delta fut submergée...

Tableau ô combien splendide, ainsi Shanghai a-t-elle lentement émergé de la mer. La brume dissipée, la vue s'est approchée, approchée, elle est entrée dans la ville, puis a été ensevelie sous de fins traits de pinceau. Finalement, elle s'est dissoute.